

Brive-la-Gaillarde, Albi, Toulouse, Tulle

avec les Amis de la cathédrale d'Amiens

Marie-Claude ZEISLER-DECOUT

Lundi 3 juin

Franck, chauffeur d'un car Transdev rouge bien repérable, conduit les 34 participants à leur première destination : Hôtel de la Truffe Noire à Brive-la Gaillarde. Un magnifique livret de voyage, constitué par Martine et Xavier Manessiez, nous est offert à notre montée dans le car. La journée est ponctuée de haltes « *pipittoresques* » et nous retrouvons à Orléans, lors de la restauration, un fidèle ami de la cathédrale, ancien choriste amiénois, Patrick Lecat, venu de Saint-Nazaire. A la première halte, sur une aire d'autoroute envahie par une horde de cars d'enfants, Martine conseille aux hommes d'être inventifs et aux femmes d'être aventurières : la phrase du jour attribuée à Marcel Proust : « *Aucune réussite n'est facile, aucun échec n'est définitif* » gagnée par Bernard Bouchez lui vaut une médaille. La seconde halte à Limours nous fait découvrir une aire magnifique et spacieuse. Dans l'après-midi, peu avant Limoges, nous faisons une troisième halte et arrivons à destination vers 19h après avoir parcouru près de 700 km.

Mardi 4 juin

Notre guide, Marc-Olivier, nous fait visiter la Collégiale Saint-Martin l'Espagnol. A l'origine, durant la période gallo-romaine, le bourg était voué aux cultes païens ; prénommé Martin en l'honneur de Saint-Martin de Tours, Martin l'Espagnol tente vainement de prêcher l'Evangile. Il est lapidé, décapité (personne ne l'écoutait) ; des inondations, calamités, épidémies s'abattent sur la petite ville.

Les habitants recherchent, pour les vénérer, les reliques de celui qu'ils ont tué et une église romane est bâtie qui attire de très nombreux pèlerins ; ce n'est pas une cathédrale, il n'y a pas d'évêque. La cathédrale est à Tulle. Au XIV^{ème} siècle, l'église est reconstruite en style gothique. C'est le bâtiment le plus important de la ville dynamique, grand carrefour commercial qui compte 50 000 habitants et le double avec l'agglomération. Ses dimensions sont 58m en longueur, 28 en largeur, et 60 m en hauteur. Au XVIII^{ème} siècle, les frères Dubois opèrent la réfection du chœur surmonté par



Photo 1 : collégiale Saint-Martin l'Espagnol

une coupole octogonale. Nous découvrons, à l'intérieur, le martyr de Martin, les orgues du XVIII^{ème} qui masquent la lumière et les rosaces. Le guide attire notre attention sur un signe géométrique qui figure sur les sept grosses colonnes romanes, mais qui n'est pas l'emblème des francs-maçons, puis sur deux magnifiques vitraux, l'un de l'Annonciation, l'autre de Marguerite-Marie Alacoque, de Paray-le-Monial, à l'origine de la dévotion au Sacré-Cœur. Le Christ y apparaît dans une mandorle ; la crypte recèle de nombreux sarcophages, le plus gros étant celui de Saint-Martin et des reliquaires ; à noter celui en cuivre repoussé de Sainte-Claire d'Assise. Dans le chœur aux vingt chapiteaux, le guide nous révèle quelques interprétations : 4 oiseaux aux ailes repliées pourraient signifier l'aspect terrestre de l'esprit ; un autre avec des femmes dont les jambes se terminent en serpent pourrait signifier la luxure ; un serpent ailé qui mord les cheveux d'une femme pourrait évoquer le bâton d'Asclépios et la guérison (ou la montée vers le ciel). Trois vitraux décorent le chœur : de gauche à droite, Saint-Michel, Le Christ et Jeanne d'Arc. Nous apprenons que Saint-Michel ne tue pas le dragon, il le terrasse ; dans le transept Sud apparaît le vitrail de Martin décapité qui tient la palme du martyr ; il y en a un de Saint-Antoine de Padoue qui vécut un an à Brive, en méditation dans une grotte. Dehors le guide nous fait remarquer une seule maison adossée à la collégiale, celle d'un résistant aux démolitions voulues par la période post révolutionnaire et le guide nous fait lever la tête pour découvrir toute une série de modillons aux motifs variés : cochon, chat, langue pendue, peut-être allusion aux personnes qui ont la langue bien pendue ou une tête de cochon ! La visite s'achève sur deux explications : la porte privée du prieuré des moines comporte huit pointes = huit langues = huit provinces ; à Brive on parle la langue d'Auvergne ; huit pointes de la croix de Malte, ordre des Templiers. Les marques que nous avons vues sur les colonnes intérieures sont celles des tâcherons=maçons ; il fallait savoir pour qu'ils soient payés combien de pierres les maçons francs devenus francs -maçons au XVII^{ème} siècle avaient taillées.

A la sortie de la collégiale, nous suivons la guide Ani pour faire un tour de ville : Brive est appelée « *la Gaillarde* » car la ville fortifiée a été bâtie entre deux enceintes. Nous marchons au-dessus d'un ancien cimetière, place du « *civoire* », puis nous passons devant une maison qui a vu naître deux personnages célèbres, l'une le général Brune, fidèle de Napoléon, qui participa aux Cent Jours, puis fut arrêté et massacré en Avignon par les royalistes en 1815, l'autre Marbeaux, fondateur des crèches à Paris en 1844. Après une maison du XV^{ème} siècle, nous stationnons devant la chapelle Saint-Libéral, XIV^{ème}-XV^{ème} de style gothique, où s'abritèrent des Dominicains et qui fut rachetée après la Révolution par la famille Lalande possédant déjà tout le quartier. C'est un lieu culturel qui abrite des expositions ; nous apprenons qu'un descendant de la famille Lalande était chef de cabinet du Général de Gaulle ; arrivés Place du 14 juillet, la guide nous fait observer, à l'entrée d'un magasin, deux plaques signalant l'entrée et la sortie d'un sanglier en novembre 2021. La place du 14 juillet, autrefois le Guierle (île en occitan) faisait se rencontrer treize bras de la Corrèze. A la place de l'abreuvoir où se tenaient les foires franches, c'est-à-dire les fêtes foraines, se trouve le théâtre municipal qui dispose de treize baies vitrées : onze en façade et deux sur les côtés, en souvenir des treize bras de la rivière. Une tour de vingt-deux m de haut qui surplombe l'actuel office du tourisme permettait de puiser l'eau, mais en 1960 une grande crue (l'eau atteignait le premier étage des maisons) a contraint à reboucher. Au loin, on aperçoit la halle Brassens où se tiennent quatre fois par an les foires dites grasses, car on y vend du foie gras. Nous nous dirigeons vers le Collège des Doctrinaires, prêtres de la doctrine chrétienne, fermé en 1790 ; d'abord devenu école, il est actuellement la mairie. Un ancien couvent des Clarisses abrite les archives municipales. Puis nous découvrons le Musée Labenche dont le décor est inspiré de l'Antiquité grecque ; il compte dix-sept salles, dont une collection d'accordéons, des tapisseries des squelettes de Neandertal. La visite s'achève par la vision d'anciennes latrines.

Après le déjeuner, nous reprenons le car, direction Albi ; nous faisons une halte à l'aire du bois de Douvre dans le Quercy blanc, puis le chauffeur nous fait passer par Cordes-sur-Ciel, pour arriver à Albi vers 18h. « *Le bonheur, c'est de continuer à désirer ce qu'on possède* » c'est la phrase du jour due à Saint-Augustin.

Mercredi 5 juin

Notre hôtel situé dans la ville nous permet d'effectuer toutes les visites à pied. Notre guide David nous fait traverser la place du Vigan (du latin « *vicus* » = bourg). Un rempart semi circulaire, à 30 m au-dessus du Tarn est tombé vers la fin du XVII^{ème} siècle ; sont construits de beaux bâtiments, dont le café Pontié, ancienne cordonnerie où le cordonnier tenait une buvette qui a fini par devenir un café, le théâtre des lices où se tenaient les exécutions. Deux grands espaces sont aménagés : le jardin royal et une autre partie avec des cailloux, une fontaine produisant 9x9 jets d'eau ; le total : 81 est le chiffre du département (Le Tarn) : une expression locale : « *faire le vigan* » signifie se pavaner pour se montrer...

Albi est le siège de la Préfecture ; elle a 49 000 habitants ; la deuxième ville Castres en compte 36 000 et la troisième Gaillac 15 000 ; le point commun entre Albi et Amiens est le pastel ou isatis tinctoria, dont on tire la guède ou la wède , dès le XI^{ème} siècle à Amiens, au XII^{ème} à Albi ; le triangle dit d'or est Albi-Toulouse-Carcassonne. L'impact de la culture est plus fort à Albi qu'à Amiens, à cause du climat : huit collectes par an à Albi, trois seulement à Amiens. Nous passons devant la maison des pastelliers, architecture renaissance, fenêtres à meneaux. Si seuls les nobles ont le droit de bâtir des tours dans leur demeure, Reynès, étant le plus riche et le plus puissant dispose d'une tour ; en fait, il a racheté un château à côté de son hôtel qui disposait d'une tour ! Tout le monde veut du bleu, signe de richesse, de royauté, de puissance ; l'effigie du roi François 1^{er} est sculptée, mais en fait il n'est jamais venu à Albi ! Nous remarquons sur le mur de la maison Enjalbert un « *manneken-pis* » ; en fait le guide nous explique qu'on utilise l'urine pour faire le pastel : l'urine permet la fermentation et être pisseur est un métier d'où l'expression « *payer son coup à quelqu'un pour pisser un coup* » Il faut deux tonnes de feuilles pour faire un Kg de pigment ! et deux ans pour que la plante produise des feuilles !

Nous arrivons au parvis Saint-Salvi, l'un des endroits les « *plus sales* » pour mieux accéder au « *sublime* » ! Nous marchons sur de la « *calade* » revêtement de cailloux, endroit où les chanoines opéraient leur commerce ; le guide nous fait observer l'emplacement des poulies pour monter les marchandises. Le cloître est roman et gothique : des contreforts côtoient des arcs-boutants et on passe de la pierre blanche à la brique ! Seule demeure l'église ! C'est le moment pour le guide



Photo 2 : cathédrale d'Albi, caractéristique du gothique languedocien

d'évoquer la langue d'oc = occitan, famille de six langues : provençal, béarnais, gascon ...de donner l'origine du nom de la ville (alba = la blanche) et de narrer à sa façon la légende de Saint Salvi et de Saint Sernin : l'un « *Mike Brant* » est une idole qu'un taureau va traîner et tuer, l'autre « *Mickaël Jackson* » détrône Saint-Sernin : il vit sa religion, se flagelle, tombe dans le coma. Mais sortant du coma, il est considéré comme ressuscité ! Il sort la ville de la peste et demeure l'évêque le plus connu. Nous sommes dans le quartier le plus ancien de la ville, le Castelnau ou « *Château neuf* », possession du vicomte de Trincavel « *qui tranche bien* » ; lors de la croisade des Albigeois, il trouve la mort ; il était le vassal du comte de Toulouse, lui-même vassal du roi de France ; le château, datant du XII^{ème} siècle, a été restauré il y a 50 ans. Nous pouvons admirer quelques maisons à colombages, dont « *la maison du vieil Albi* » grâce à la résistance d'un ophtalmologue, Monsieur Amalric qui achète 5 vieilles maisons pour s'opposer au projet du maire de les raser !

Enfin la cathédrale se dresse devant nous ! Vers la fin de l'année 1281 a commencé la construction. C'est la fin de la croisade des Albigeois et le roi comme l'évêque veulent montrer leur puissance : imposer le catholicisme après le catharisme ! Ses dimensions sont 110 m de long, 40 m de largeur et de hauteur, 78m sous le clocher ; l'architecture s'inspire de l'architecture militaire des rois de Majorque : 2,5 m d'épaisseur des murs, mais ce n'est pas une architecture militaire ! La construction dure deux cent ans ; l'évêque d'Albi, Louis d'Amboise fait ajouter la porte à baldaquins en gothique flamboyant (un tiers de l'argent de la ville !).

Les caractéristiques du gothique méridional ou languedocien sont : pas de construction en croix, pas de transept, pas d'arcs-boutants. En 1850, Daly, le « *Viollet-le-Duc local* » fait refaire la toiture pour faciliter l'écoulement des eaux, ajouter des gargouilles qui ne servent à rien et trois clochetons ; c'est la plus grande cathédrale du monde en briques ! (25 000 bâties sur la roche).

A l'intérieur, 18 500 m² de fresques italiennes ; la voûte créée entre 1509 et 1511 a été peinte par des hommes suspendus dans le vide. Il y a eu des accidents mortels ! elle n'a jamais été restaurée. La brique permet l'oxygénation. Au fond de la cathédrale sur 300 m² est représenté le Jugement dernier : plusieurs couches d'enduit mélangées avec du jaune d'œuf ont été utilisées (avant la peinture à l'huile). Au-dessus, domine le grand orgue installé au XVII^{ème} siècle ; 3500 tuyaux, 5 claviers et, en-dessous les sept péchés capitaux dont se sont rendus coupables les damnés. Or, un évêque décide de se dédier une chapelle et fait percer la fresque, si bien que la paresse disparaît (ce qui fait dire que les Albigeois ne sont pas paresseux !). A gauche, se trouvent la luxure, l'orgueil et la gloutonnerie, à droite l'avarice, la colère et l'envie ! Grâce à l'édification de cette chapelle, le jubé n'a pas été détruit au moment de la Révolution, car on pouvait voir l'autel de la chapelle ! (Rappel : 98% des jubés ont été détruits !) C'est la seule cathédrale dédiée à sainte-Cécile, cathédrale grâce aux reliques depuis le XV^{ème} siècle et aussi basilique.

Le chœur compte soixante-douze sièges, dont pas un n'est semblable à l'autre ! En référence aux soixante-douze langues de la tour de Babel. Sur les sièges, chaque prophète se trouve dos à dos avec un apôtre ; d'autres décrivent des faits religieux ; deux statues de Constantin et Charlemagne représentent l'Orient et l'Occident. Derrière la statue de la Vierge, se trouve Saint-Simon, le dernier prophète de l'Ancien Testament.

Nous quittons la cathédrale et après le déjeuner, le guide nous remet en mémoire les différents épisodes du catharisme qui a duré du 1^{er} juillet 1209 à 1229 : pour les cathares, la terre, c'est l'enfer; ils ne disposent que d'un seul sacrement le consolamentum et croient à la réincarnation ; ils mènent une vie pure et austère : c'est pourquoi, on les appelle « *parfaits* » ou « *Bonshommes* ». Le pape a perdu tout pouvoir de décision et lorsqu'un évêque est assassiné, les cathares sont accusés. Après un appel au roi Philippe-Auguste, très vite une armée est levée et le 1^{er} juillet 1209, c'est le sac de Béziers : « *Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens* ». Le vicomte de Trincavel et le comte de Toulouse capitulent devant Simon de Montfort. Par le traité de Meaux, vingt-cinq villes sont détruites et Alphonse de Poitiers, frère de Saint-Louis, épouse la fille du comte de Toulouse, mais les tribunaux torturent, récompensent la délation. Le dernier bastion de Montségur est assiégé en 1244 et le dernier bûcher a lieu en 1321. Nous contemplons les galeries de verdure au pied du palais épiscopal de la Berbie, devenu Musée Toulouse-Lautrec que nous visitons.

Henri de Toulouse-Lautrec, issu d'un mariage consanguin, naît à Albi en 1864. De petite taille (1,52m), bien que passionné d'équitation, il doit renoncer à monter à cheval, se fracturant la jambe deux années de suite. Ces accidents l'éloignant de son père, il est élevé dans un univers féminin par sa mère et ses grand-mères. A 16 ans, il fait son premier autoportrait. René Pinceteau, peintre animalier est son maître et sa fascination pour les chevaux s'exprime dans le tableau de «Gazelle». Son deuxième maître, Fernand Cormon lui permet de



Photo 3 : Toulouse Lautrec

rencontrer Van Gogh. La guide nous fait apprécier quelques œuvres de touche impressionniste et surtout deux portraits de sa mère empreints de tristesse : nous apprenons que Richard, un frère d'Henri est décédé à l'âge d'un an. Puis nous parcourons les salles consacrées aux filles de cabaret, dont la célèbre Goulue, le peintre était fasciné par les femmes rousses.

Puis les affiches (une trentaine) témoignent de l'essor de la publicité avec quelques noms commentés : Jeanne Avril, la « meneuse », Yvette Guilbert, la diseuse de mots, femme très élégante au langage fleuri, présentée presque comme une caricature...Noctambule, acharné de travail, le peintre est interné à Neuilly ; il meurt deux mois avant son 37^{ème} anniversaire en novembre 1901. A noter une inscription due au peintre : « Je boirai du lait quand les vaches brouteront du raisin » et que les guides ont été un peu perturbés dans leur présentation par un descendant de la famille présent lors de la visite, réclamant par ailleurs le silence devant les œuvres du peintre !

Le temps libre permet de faire des emplettes ou de retourner voir le trésor de la cathédrale et même à certains de se faire photographier dans les stalles !

Jeudi 6 juin

Nous partons pour Toulouse : destination Aeroscopia, le musée de l'air et de l'aviation, inauguré en 2015, grâce à Airbus, à la Région, à l'aéroport de Blagnac ; nous parcourons pendant une heure et demie l'histoire de l'aviation : défilent Clément Ader et son avion «*chauve-souris*», Otto Lilienthal, le «*fou volant*», Wilbur et Orville Wright, 1903-1905, deux américains qui mirent au point le premier aéroplane et installèrent une première école de pilotage à Pau, Blériot qui traversa la Manche en 1909. Nous repérons le fauteuil en osier, l'armature en bois, la toile pour les ailes, Roland Garros qui traversa la Méditerranée Fréjus-Bizerte en 1913, Latécoère, constructeur d'avions d'observation pendant la première guerre mondiale, Emile Dewoitine, père de l'aviation moderne : ailes en métal, cockpit fermé.

Plus près de nous, sont présentés la Caravelle «*la petite, la douce, la rapide*» selon de Gaulle, le Concorde, sur les 20 construits, 2 sont ici, exemple de coopération franco-anglaise : 14 Concorde commerciaux ont volé pendant 27 ans ; c'était un avion de luxe qui volait à 18 000m d'altitude, atteignait Mach 2 = 2200km/heure ; André Turcat en fut le principal pilote. Puis nous passons aux Airbus : «*bus des airs*» : le nombre 300, 320, 380 indique le nombre de passagers ; l'A320 a été inauguré par Lady Di et le prince Charles, et a été acheté par un prince saoudien ; les ailes ont plus de quarante m de long, c'est la pièce maîtresse ! Tous les avions d'Airbus ont des versions privées, avec chambre à coucher et salle à manger ; la visite s'achève avec le Beluga. Nous avons

pu pénétrer dans le Concorde et l'Airbus 380 : cris de surprise devant le luxe et le raffinement de certains intérieurs !

Après le déjeuner, nous avons rendez-vous avec Céline, notre guide pour une visite de la ville. Toulouse compte 500 000 habitants ; Airbus est le premier employeur (35 000 employés). Le centre-ville est vivant et animé par de nombreux étudiants ; nous remarquons aussi un très grand nombre de cyclistes ! La basilique Saint-Sernin est la plus grande église romane de France ! La ville sur la Garonne a été entourée par trois km de remparts jusqu'au XVIII^{ème} siècle.

La visite commence par l'Hôtel d'Assézat, propriété d'un maître du pastel (1450-1562) qui a dominé jusqu'à l'apparition de l'indigo dont les méthodes de transformation de la plante sont plus simples. Le XVI^{ème} siècle fut le siècle d'or pour la teinture. Le bleu est une couleur royale ! le développement de la plante tinctoriale (wède chez nous) est un point commun entre Amiens et Toulouse ; désormais, on l'utilise aussi en cosmétique, riche en omégas ! L'hôtel d'Assézat illustre l'art du quattrocento : colonnes cannelées sur trois niveaux, doriques, ioniques et corinthiennes, fenêtres à meneaux et tour capitulaire, tour d'orgueil pouvant aller jusqu'à vingt-huit m de haut !

Nous faisons une halte au bord de la Garonne : la guide nous rappelle la crue historique de 1875 où l'eau est montée de 8 m en 3 heures ! Le Pont-Neuf bâti au XVI^{ème} siècle est le plus vieux pont de la ville ; nous passons devant le Palais des Beaux-Arts (architecture, sculpture, peinture, dessin) et apercevons au loin l'Hôtel-Dieu administré par les Bénédictins de la Daurade. L'église de la Daurade abrite une Vierge Noire : elle fut sortie de l'église pour demander la libération de la ville le 17 août 1944, et deux jours plus tard la ville était libérée ! Puis nous pénétrons dans l'église des Jacobins (surnom des Dominicains) ; elle dispose d'une nef unique ; elle est en « *gothique méridional* ». En son centre est vénéré le tombeau de Saint-Thomas d'Aquin : à remarquer la voûte en forme de palmier.

Malgré sa transformation en caserne militaire sous Napoléon où les chapelles devenaient mangeoires pour animaux, on peut encore apercevoir sur une fenêtre aveugle, des traces de peintures du XIV^{ème} siècle !

Notre déambulation dans la ville nous mène ensuite devant le Capitole, puis en direction de la basilique, nous passons devant Notre-Dame du Taur ; c'est là que Saint-Sernin ou Saturnin, victime d'un taureau aurait été relevé ! Le clocher octogonal de la basilique s'élève à 67 m. Eglise de pèlerinages, elle abrite les reliques de six apôtres : Philippe, Barnabé, Simon, Jude, Jacques le Majeur et Jacques le Mineur. Deux bas-côtés forment le déambulatoire pour permettre la circulation des pèlerins qui faisaient le tour des corps-saints : on comptait au Moyen-Âge mille pèlerins par jour ! Autour du chœur, réservé aux chanoines, on admire cinq chapelles rayonnantes. En 1974, la chapelle de Saint-Thomas d'Aquin a été refaite. A noter que le logo ST est aussi celui du Stade Toulousain, célèbre pour le rugby ! Chaque 29 novembre sur un char tiré par des taureaux Saint-Sernin est mené en procession. Nous descendons dans la crypte où sont remarquables la châsse de saint-Honoré en cuivre émaillé et le reliquaire de Saint-Saturnin.



Photo 4 : voûte de l'église des Jacobins

Vendredi 7 juin

C'est déjà la route du retour ! Après un détour par Brive (notre chauffeur avait oublié sa valise) nous faisons la même halte sur l'aire d'autoroute qu'à l'aller et, après le déjeuner, nous nous dirigeons vers la cathédrale. Tulle, la ville aux sept collines ou « *petite Rome limousine* » fut jusqu'au XIX^{ème} siècle plus importante que Brive. La décadence a commencé avec l'arrivée du train. En plein cœur de la Corrèze, ville de préfecture, bâtie au fond d'une vallée, elle est connue dès le VII^{ème} siècle où Saint Calmine fonde un monastère (Tulle viendrait de « *tutella* » = autel). Elle offre une voie importante vers le pourtour méditerranéen et se trouve sur le parcours de la voie impériale de Lugdunum, Lyon à Burgala, Bordeaux. Un gratte-ciel de quatre-vingt-dix m de haut, centre administratif la surplombe. Avant d'arriver à la cathédrale, -et la date s'y prête ! - notre guide, en passant devant l'imprimerie nous évoque le drame de Tulle qui s'est déroulé les 7 et 8 juin 1944, lendemains du débarquement. Il y avait de



Photo 5 : Cathédrale de Tulle

nombreux maquis autour de Tulle et parce que 40 soldats allemands avaient été tués, ordre est donné que tous les hommes de 16 à 60 ans sortent de leur maison. L'imprimeur doit signaler qu'en raison de cette tuerie seront exécutés 40x3 otages ; l'abbé Espinasse intervient pour faire diminuer le nombre de victimes. 99 pendaisons ont lieu et les corps devaient être jetés dans le fleuve...

Tulle est aussi la ville aux « *mille marches* » : elle conserve encore quelques vieilles demeures d'architecture médiévale et Renaissance : l'une a pour emblème un porc-épic, l'autre présente des griffons, une autre à trois étages est surmontée d'une tourelle.

La flèche de la cathédrale, la plus haute du département mesure soixante-seize mètres. Quand en 1317, le Bas-Limousin devient diocèse de Tulle et l'église abbatiale cathédrale. A notre entrée, nous sommes surpris par ce que nous croyons être un énorme paravent dissimulant des travaux. En fait, il ne reste de l'ancienne église que la nef et tout le mobilier est très récent : dans la verrière, qui date de 1974, on repère Notre-Dame de Tulle, Saint-Jean-Baptiste, protecteur de la ville – la cité est à ses pieds ; la « *lunade* » est une fête en son honneur, née en 1348, année de la peste noire. Ce que nous avons pris pour un paravent est une tapisserie de Roman Opalka, créée en 1996, très sobre et couleur or ; la cathèdre, l'autel mêlent couleur bleue et matériaux divers, métal, bois ; la crypte recèle des trouvailles archéologiques. Le cloître que nous ne visitons pas conserve un musée lapidaire.

Le guide conclut sa visite en rappelant que le département fut une terre de présidents : Jacques Chirac, François Hollande et qu'au XIV^{ème} siècle, elle fut la terre de trois hommes puissants, trois papes, dont Clément VI, pape en Avignon et amoureux des arts.

Crédit photos @ Brigitte JEANSON